Mgr Paul Sanda
(Tau Sendivogius i. o.)

Les grandes clés initiatiques décryptées

Table des matières

Avant-Propos ..... **Erreur ! Signet non défini.**
I. Usage de l'Alchimie opérative ..... **Erreur ! Signet non défini.**
II. Astronomie ancienne et calendrier initiatique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
III. Les mystères du Baphomet ..... **Erreur ! Signet non défini.**
IV. Benoît XIII et les Papes du Viaur ..... **Erreur ! Signet non défini.**
V. Bérenger Saunière et Rennes-le-Château 3
VI. Les Cathares et la coupe immémoriale 4
VII. Églises romanes, Cathédrales et géométrie sacrée ..... **Erreur ! Signet non défini.**
VIII. La Cène : une synthèse prophétique 5
IX. La transmission de la Chevalerie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
X. Le vrai chemin de Compostelle 5
XI. La symbolique occulte de la Crèche ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XII. Le Diable, la sorcellerie et les contre-pouvoirs ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XIII. Fabré-Palaprat et la continuité des Ordres secrets ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XIV. Rome, la Gnose et le christianisme primitif ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XV. Le Graal *réel* et la Transfiguration 6
XVI. La Langue des Oiseaux et ses secrets 8
XVII. Marie-Madeleine et la Lignée christique 10
XVIII. De la fabrication de la Pierre Philosophale ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XIX. Le véritable Prieuré de Sion 13
XX. Rabelais, Perrault, et le plus Haut Sens ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XXI. Saint Michel, archange de l'Alchimie 14
XXII. Les surréalistes et le Merveilleux ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XXIII. La transmission des Templiers 17
XXIV. Le rayonnement nécessaire des Apocryphes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
XXV. La symbolique occulte de *La Vierge aux Rochers* 20
Épilogue : l'avènement du Paraclet ..... **Erreur ! Signet non défini.**
En guise de postface : Phénoménologie des superstitions populaires par Sarane Alexandrian ..... **Erreur ! Signet non défini.**

V. Bérenger Saunière et Rennes-le-Château

Depuis le milieu des années 50, Pierre Plantard (1920-2000), un personnage fantasque, ayant fait la connaissance de Noël Corbu, héritier de l'abbé Bérenger Saunière de Rennes-le-Château, a commencé à inventer son propre mythe. La rencontre avec Noël Corbu est fertile, puisqu'elle provoque à l'imagination, rapportant une vieille histoire de trésor initiée à la fin du XIXe siècle. Ce trésor, provenant d'indications inscrites sur des parchemins trouvés à l'intérieur de l'église à l'occasion de travaux de rénovation, va fasciner Plantard, qui va alors élaborer une histoire aussi énigmatique que rocambolesque. Au milieu des années 60, plusieurs documents étranges sont déposés à la Bibliothèque nationale de Paris, et réunis sous le nom de *Dossiers secrets d'Henri Lobineau* – cet Henri Lobineau étant un personnage fictif. Dans ces documents mystérieux sont exposés, notamment des généalogies des descendants des rois mérovingiens, soi-disant copiées des parchemins de l'abbé Saunière (et suggérant une parenté entre le roi Dagobert II et Pierre Plantard, évidemment) et des documents relatifs à la fondation d'un *Prieuré de Sion* qui aurait été créé par Godefroy de Bouillon en 1099. Plusieurs de ces textes lancent de fausses pistes en Suisse, impliquant des maisons d'édition fictives et des bulletins catholiques chimériques. Notre ami Jean-Luc Chaumeil prouvera par la suite que ces *Dossiers secrets* étaient des faux, confectionnés par Pierre Plantard lui-même, avec son complice le comédien pataphysicien Philippe de Chérisey (1923-1985), des documents faux que notre autre ami surréaliste Gérard de Sède (1921-2004) amplifiera par différents ouvrages de bonne qualité littéraire. On a pu dire d'ailleurs que l'ouvrage de Gérard de Sède, publié en 1967, intitulé *L'Or de Rennes,* qui eut un succès immense, fut l'apogée de l'énorme imposture que Pierre Plantard avait si patiemment élaborée avec l'aide de Philippe de Chérisey. Mais c'est cette fable qui, fondatrice d'un mythe moderne en quelque sorte, va provoquer une immense vague de mystifications supplémentaires, de canulars de toutes structures, qui conduisit à une sorte de fantasmatique généralisée, et à des œuvres, plus ou moins intéressantes, globalement coupables d'augmenter encore davantage la confusion nuisant à la véritable énigme de Rennes-le-Château. Les plus célèbres leurres de prolongement créatif, qui provoquèrent un grand engouement dans les pays anglo-saxons, furent créés par le scénariste anglais Henry Lincoln (1930-2022), lecteurs de *l'Or de Rennes*, qui réalisa pour une série documentaire de la BBC, deux films sur Rennes-le-Château. Ainsi réalise-t-il, avec Michael Baigent (1948-2013) et Richard Leigh (1943-2007), *The Holy Blood and the Holy Grail* (*La Sainte Lignée et le Saint Graal* ; diffusé en français, en 1982, sous le titre *L'Énigme* sacrée), et *The messianic legacy* (*Le Message*, en 1986). En 1997, ces trois réalisateurs produisirent également un autre film documentaire, *Key to the Sacred Pattern* (*La Clé du mystère de Rennes-Le-Château*), directement inspiré par le supposé trésor. Ces documentaires influencèrent bien évidemment l'écrivain américain Dan Brown pour l'écriture de son roman *Da Vinci code* (2003) qui, bien que finalement assez peu convaincant sur le plan ésotérique, s'est vendu à plus de cent millions d'exemplaires à travers le monde.

Ceci étant posé, il s'agit pour nous de raconter ici des événements sûrement plus modestes, mais surtout beaucoup plus justes, et beaucoup plus initiatiques, entraînant même de véritables ramifications ésotériques dans certaines successions parmi les plus occultes d'occident. Cette véritable histoire qui, par certains côtés revêt aussi celle d'un mystère (beaucoup plus spirituel) naît à la fin du XIXe siècle, et va se poursuivre largement au début du XXe siècle. Il est tout d'abord important de bien comprendre la situation de Rennes-le-Château, au printemps de 1885, quand l'abbé Saunière y est nommé comme curé. Le territoire de Rennes-le-Château relevait historiquement de l'ancien comté carolingien du Razès, dont un oppidum estimable, dénommé alors *Rhedæ* (un haut-lieu des Wisigoths) se serait trouvé à l'emplacement même du village. C'est le 22 mai de cette année 1885 donc que Bérenger Saunière (1852-1917) est titularisé à la cure de Rennes-le-Château, une bourgade retirée des Hautes-Corbières. Dès son arrivée, le 1er juin 1885, il voit que l'église, dédiée à Marie-Madeleine,

un édifice du XIIe siècle, est très délabrée, et que le presbytère est parfaitement inhabitable, l'obligeant à loger chez une paroissienne du nom d'Antoinette Marrel.

VI. Les Cathares et la coupe immémoriale

Pour tenter de comprendre la spiritualité cathare, et les mystères liés à cette forme de foi tout à fait originale, sans doute faut-il tout d'abord faire l'étude de la provenance de cette conception particulière du christianisme, de sa racine primitive et de son histoire gnostique.

On peut dire, comme de nombreux chercheurs semblent le penser, que la source première de cette forme de déploiement christique est la vocation apostolique de saint Paul, Paul de Tarse (env. an 5-env. 68), héritier d'une double filiation : d'une souche pharisienne – il s'imprégnera alors de la tradition hébraïque – mais aussi de culture gréco-romaine, en particulier platonicienne. Citoyen romain (par *droit de cité*, titre vendu par l'autorité romaine aux familles les plus aisées), Paul vivra parmi les gnostiques de langue grecque. Ainsi fréquentait-il largement ceux qui cherchaient à acquérir *la* connaissance (*Gnôsis*) comme un travail spirituel nécessaire pour nourrir le Corps Glorieux et par là-même délivrer les âmes dans le passage de la mort physique. La Gnose était évidemment très étayée par le matériel conceptuel et philosophique dont pouvaient disposer ceux qui parlaient grec. La Gnose a toujours distingué l'homme purement physique et cérébral, de l'homme souffle, céleste et spirituel ; chez les gnostiques, l'identité propre ne peut se constituer que dans une voie propre, une voie d'éveil et d'élévation qui ne pourra s'exprimer qu'à partir d'une initiation profonde, par un baptême de feu dans l'Esprit. Dans cette conception, proche de celle du futur saint Paul, l'homme terrestre subordonne trop souvent le corps physique à l'intellect qui sera oublieux du divin, alors que l'homme céleste, ayant trouvé sa voie profonde, revêt son être entier d'une force pneumatique qui augmente le rayonnement de l'âme dans le Corps Glorieux. « Notre corps de misère se conformera au corps de gloire du sauveur. » (Paul, *Épître aux Philippiens*, 3, 20).

On pourra souligner que, dans la *Première Épître aux Corinthiens* (2, 7-10), par exemple, Paul de Tarse parle en utilisant les mêmes concepts que certains penseurs gnostiques, quand ils soulignent la force initiatique cachée de la Sophia, la Sagesse de Dieu : « Nous enseignons la Sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée, que Dieu, avant les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire. Aucun des princes de ce monde ne l'a connue, car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. […] En effet, c'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, mêmes les profondeurs de Dieu ». Rares sont les passages où saint Paul entretient son auditoire du Jésus crucifié. La plupart de ses textes définissent un Jésus abstrait, vivant dans le Plérôme, pas comme un homme ayant vécu physiquement dans le monde. Ce qui peut sembler assez proche des conceptions docètes, les Docétiens pensaient en effet que Jésus n'était qu'un être exclusivement spirituel derrière une apparence corporelle. Nous donnerons ici un deuxième exemple d'une annonce très gnostique de saint Paul, dans la *Deuxième Épître aux Corinthiens* (4, 3-4), où l'on perçoit l'existence de ce Démiurge qui peut s'opposer à la volonté du Dieu supérieur : « Si cependant notre Évangile demeure voilé, il est voilé pour ceux qui se perdent, pour les incrédules, dont le dieu de ce monde a aveuglé l'intelligence, afin qu'ils ne perçoivent pas l'illumination de l'Évangile de la gloire du Christ, lui qui est à l'image de Dieu. »

Cerdon le Syrien était un enseignant gnostique, actif dans la première moitié du IIe siècle, qui sera connu pour être le prédécesseur de Marcion (85-160). Cerdon était un docète qui défendait le principe et de deux entités divines, une bonne et une mauvaise, celle qui créa la matière. Pour lui, le dieu de rigueur de l'*Ancien Testament* et le dieu de miséricorde du *Nouveau Testament* étaient deux entités

distinctes. Dans le livre du Pseudo-Tertullien, *Contre tous les hérétiques*, il est dit que Cerdon avait rejeté la loi et les prophètes et renoncé au créateur, qu'il enseignait que le Christ était le fils de la

VIII. La Cène : une synthèse prophétique

La Cène (du latin *cena*, dîner) est le terme utilisé dans la religion chrétienne pour caractériser un repas spécifique : le dernier repas que le Christos Jésus prit avec douze de ses apôtres le soir du Jeudi avant la Pâque juive, la veille de sa crucifixion. Ce repas, qui va devenir un symbole porteur d'une transmission spirituelle à travers les siècles, est le moment d'institution de l'*eucharistie* – au sens premier : l'action de grâce que l'on prononce pour remercier la divinité de ses bienfaits. Émile Besson explique « Chez les juifs le repas en commun avait une très haute importance ; c'était le signe de l'union spirituelle. Le repas commençait par la bénédiction de la coupe, puis on bénissait les pains et enfin on demandait à Dieu de faire à Ses fidèles la grâce de voir la venue du Messie et de jouir de la vie future. Dans des circonstances exceptionnelles les Juifs avaient coutume, après le repas, de bénir une nouvelle coupe de vin, qui s'appelait la coupe de bénédiction. Au temps de saint Paul il y avait déjà une tendance à faire de l'eucharistie un banquet extraordinaire, séparé du repas proprement dit. En effet, l'apôtre considère comme coupe eucharistique la coupe qui, chez les Juifs, n'était bénie que dans les circonstances exceptionnelles et après le repas ». Émile Besson (1884-1975) a beaucoup étudié la *Didachè*, pendant plus d'un demi-siècle, la *Didachè* (en français : la *Doctrine des Apôtres*) qui est un document du christianisme primitif écrit durant le Ier siècle (sans doute entre les années 50 et 90), ce qui en fait l'un des plus anciens écrits d'enseignement chrétien. Ce document fut transmis très tôt dans les premières communautés du christianisme primitif sous son titre original : *Doctrine du Seigneur transmise aux nations par les douze apôtres*. Émile Besson, poursuit ainsi l'explication de l'institution progressive de l'eucharistie dans les premières communautés chrétiennes : « Dans la Didachè le repas eucharistique commence par la bénédiction de la coupe ordinaire que l'on bénit chaque fois que l'on se met à table. Donc, à l'époque de la Didachè, le repas eucharistique était encore un simple repas, signe de l'union des fidèles entre eux et avec le Christ. La Didachè remercie Dieu non seulement, comme le faisaient les Juifs, pour les aliments matériels, mais aussi pour les aliments spirituels et pour la vie éternelle qu'Il a donné par Jésus. Il n'y a ici aucune signification sacramentelle, au sens que la théologie ultérieure donnera à ce mot : la nourriture spirituelle est bien le pain et le vin de l'eucharistie et c'est aussi la vie et l'enseignement de Jésus qui mènent les chrétiens à la vie éternelle. Plus tard, le repas et l'eucharistie seront séparés, la seconde ayant lieu le matin et le premier, le soir (*Lettre de Pline à Trajan*, X, 97, écrite vers l'an 110). Plus tard encore le culte chrétien consistera dans la célébration de l'eucharistie ».

X. Le vrai chemin de Compostelle

Depuis la seconde moitié du IXe siècle, le pèlerinage de Compostelle a attiré les initiés autant que les profanes dans une marche vers le véritable questionnement, et dans une Queste de clés renouvelées pour la transformation intérieure. Pour l'initié, cette Queste va recouvrir plusieurs sens : une marche physique, longue, qui prépare à l'éveil, une déambulation précise, portant un sens hermétique et des clés liées au travail de la matière elle-même, enfin une expérience spirituelle qui va permettre la fusion entre la foi et la connaissance, entre le Laboratoire et l'Oratoire. Il ne s'agit donc en rien d'une évasion *touristique* qui éloignerait de la routine quotidienne, pas plus que d'un exploit sportif chargé de déconnecter l'être spirituel des distractions modernes. Sans doute les aspects profonds de l'approche physique, en initié, sont-ils assez bien définis dans ces constatations de Louis Charpentier : « Une autre ascèse est la marche, la marche "à son pas", au travers de la nature, par les bois et les

landes, les montagnes et les gués. Il arrive un moment, quand la fatigue est dépassée, où le rythme de l'homme s'intègre au rythme de la nature, de la terre, du ciel, où il se trouve en accord avec ces rythmes généraux, où ils le pénètrent, où il les pénètre. Il entre en état de réceptivité. Il devient un autre homme, il est en état de grâce. C'est une des raisons de ces pèlerinages antiques qui lançaient les philosophes grecs sur les routes initiatiques, les philosophes musulmans dans leurs voyages, les foules chrétiennes vers les tombes des saints, les compagnons dans leur périple du Tour de France… Il va bien sans dire que cet état de "connaissant" donne à l'homme quelques "pouvoirs" dits magiques puisqu'il développe des facultés dont est privé le commun, notamment en ce qui concerne la thaumaturgie, d'où la nécessité d'un certain secret dans l'apprentissage des "moyens". Le secret interdit la possibilité de constitution de documents, sauf de documents lisibles pour ceux-là seuls auxquels on a livré les moyens de déchiffrement. Dans leur nature, ces "documents" sont du même ordre que les formules algébriques ou chimiques qu'utilisent les mathématiciens ou les chimistes. Si l'on ne connaît ni l'algèbre ni la chimie, les formules sont aussi indéchiffrables qu'une page de chinois pour qui ignore cette langue. Mais ce secret a une autre conséquence : il crée la pérennité. Les secrets que l'on doit garder et transmettre sont, par cela même, à l'abri – relatif – de la destruction, au moins plus à l'abri que ce qui est semé à tout vent. » L'un des aspects les plus puissants du pèlerinage *physique* sur le chemin de Compostelle est la connexion profonde avec soi-même, dans la découverte de ces symboles hermétiques qui vont baliser la *voie de l'étoile*. Bien sûr, le rythme régulier de la marche crée un espace propice à la méditation et à l'introspection, mais c'est autant dans la découverte des hauts lieux rencontrés que va se déployer la compréhension des étapes de l'œuvre spirituelle, hermétique et magique. Si les rencontres avec des frères sur le chemin peut être profondément enrichissantes, cela n'est que très secondaire pour l'initié qui recherche le silence intérieur et le décryptage des signes et des symboles nécessaires à son édification propre, dans la foi autant que dans la connaissance. Il est une figure bien particulière, que les initiés reconnaissent, qui va baliser toute l'histoire de la trans

XV. Le Graal *réel* et la Transfiguration

Il y a eu tellement de livres, de films, et de documents sur le Graal, dont tant et tant sont proprement sans intérêt, issus de faiseurs, parfois habiles, souvent plutôt ignorants, chercheurs de sensationnels qui brouillent la Tradition caractéristique du Graal *réel,* c'est-à-dire la véritable transmission d'un secret accessible à tous ceux qui se donnent la peine d'œuvrer en profondeur. Nous avons publié différents textes sur le Graal et sa réalité, et suffisamment signifié le processus qui conduit à sa réalisation tangible, hors de tout ce qui se raconte ici où là qui va masquer le vrai avec des intentions plus ou moins conscientes pour faire perdurer une féerie illusoire. Bien sûr faut-il, pour approcher la com

La préparation de l'activité sacerdotale, qui va faire advenir le Graal, nécessite une longue étude préparatoire pour devenir prêtre, car il va falloir devenir prêtre – après être devenu chevalier à un degré élevé de la Queste, puis alchimiste opératif de haut rang – pour pouvoir réaliser la réalité du Graal dans sa puissance intégrale de transformation. Devenir prêtre est un long chemin. Sans doute faut-il avoir la foi, mais ici, puisque l'on parle d'initiatique, va-t-il encore falloir éprouver la gnose, la connaissance dans tous ses aspects d'élévation et de justesse. Fénelon toujours, étudiant Clément d'Alexandrie, montre à quel point la gnose est fondée sur une tradition secrète. C'est cette tradition qui, opérative au laboratoire, va devenir aussi opérative à l'oratoire dans la Messe, à la condition d'avoir pu intégrer cette gnose à la foi. De Fénélon donc, reprenant le saint Clément : « Nous avons déjà vu que les apôtres, Jacques, Pierre, Jean et Paul, étaient gnostiques. Nous avons vu aussi que Josué l'était, et à plus forte raison son maître Moïse. Nous avons vu aussi que sa prophétie est renfermée dans la gnose ; et par conséquent que les prophètes ont été gnostiques. Il paraît que saint Clément a cru que la gnose était tout ensemble écrite et non écrite. Écrite, en ce que ceux qui en avaient l'intelligence et la pratique la trouvaient sans cesse dans les saints livres, et que ceux qui n'étaient pas gnostiques ne la trouvaient point. "La vie du gnostique, comme je le crois, dit-il, n'est autre chose

qu'une suite d'actions et de discours conformes à la tradition du Seigneur ; mais la gnose n'est pas donnée à tous ; car je ne veux pas que vous ignoriez mes frères, dit l'apôtre, que tous ont été sous la nuée ; que tous ont eu part à une nourriture et à une boisson spirituelles ; faisant voir par là clairement, que tous ceux qui ont entendu la parole n'ont compris, ni en pratique, ni en spéculation, la grandeur de la gnose". Nous voyons déjà la tradition du Seigneur, et de ses apôtres, qui remonte jusqu'aux prophètes et à Moïse. Mais elle est une tradition secrète et enveloppée, en sorte que ceux qui ne sont pas gnostiques, voient et ne croient pas, entendent et ne comprennent pas, et lisent les mystères de la gnose avec un voile sur le cœur. "Vous trouverez donc, si vous le voulez, dit saint Clément, la gnose dans les actions, et dans les écrits des apôtres". En effet, les actions des apôtres ne montrent pas moins que leurs écrits, cet état passif, qui est tout inspiré, puisque l'esprit de Dieu les meut en chaque chose, et fait en eux tout ce qu'ils font. Cette souplesse de l'âme, qui se laisse mouvoir sans cesse à l'esprit intérieur, n'est que la perfection de notre coopération à la grâce, pour pratiquer l'Évangile. Ainsi saint Clément ne craint point de dire : vous trouverez, si vous le voulez, la gnose dans leurs actions et dans leurs écrits. C'est pourquoi nous avons vu qu'il dit encore que la vie du gnostique n'est qu'une suite d'actions conformes à la tradition du Seigneur. Mais, quand il dit : "vous trouverez si vous le voulez", il fait entendre qu'on ne trouve la gnose, dans les saintes Écritures, que quand on veut l'y trouver ; et qu'on l'y cherche avec préparation. De là vient qu'il dit, ailleurs, que la gnose n'est point écrite c'est-à-dire qu'elle ne l'est pas clairement ; et qu'on ne la trouve pas en rigueur dans le sens grammatical de la lettre. "La gnose, dit-il, ayant été laissée par les apôtres à un petit nombre de fidèles, sans écriture, elle est parvenue à nous". Il faut donc exercer la gnose ou sagesse pour parvenir à une habitude de contemplation continuelle, et inaltérable. Il semble encore dire la même chose, d'une manière un peu confuse, dans un autre endroit au-dessus. "Dieu, dit-il, commande à Isaïe de prendre un livre nouveau et d'y écrire certaines choses ; l'esprit a prédit par là que la sainte gnose qui vient de l'explication de l'Écriture lui serait postérieure, la gnose n'étant point encore écrite en ce temps-là, parce qu'elle n'était point encore connue. Elle avait été communiquée, dès le commencement, à ceux qui avaient l'intelligence ; ensuite, le Sauveur ayant instruit les apôtres, la tradition non écrite, d'une chose écrite, nous est donnée écrite sur des cœurs nouveaux, par la puissance de Dieu, selon la nouveauté de ce livre". Il semble résulter de ce passage que la gnose a été donnée de Dieu dès le commencement, sans écriture, à ceux qui en avaient l'intelligence, c'est-à-dire aux patriarches et aux autres saints qui ont précédé la loi écrite ; qu'ensuite elle a été écrite d'une manière enveloppée et allégorique, en sorte qu'elle est plutôt dans l'explication de l'Écriture, que dans l'Écriture même ; qu'enfin le Sauveur a donné à ses apôtres, la tradition non écrite, d'une chose écrite, c'est-à-dire une explication secrète et de vive voix, du sens le plus profond des Écritures, où le mystère de la gnose se trouve renfermé. Le même Père dit encore : "La gnose donnée par tradition, selon la grâce de Dieu, semblable à un dépôt, est mise dans les mains de ceux qui se rendent dignes de l'instruction par elle ; la grandeur de la charité brille de lumière en lumière, car il est dit, l'on donnera encore à celui qui a la foi, la gnose ; et à la gnose la charité et l'héritage. C'est pourquoi la gnose est donnée, à la fin, à ceux qui y sont propres, et qui sont choisis ; car on a besoin d'une plus grande préparation et d'exercice précédant, pour entendre les choses qui sont dites alors, pour disposer sa vie, et pour arriver avec connaissance à ce qui surpasse la justice de la loi." Toutes ces choses signifient que la gnose est dans l'Écriture, mais d'une manière profonde et mystérieuse, dont on n'a la clé, qu'à mesure qu'on avance, par les divers degrés de la gnose, jusqu'à la charité pure et permanente qui en est le comble ». Ainsi la Messe du Graal pourra-t-elle être célébrée à trois moments importants dans l'année, mais l'Adepte – le chevalier en l'*Ordre Templier des Compagnons de la Crypte*, par exemple – en choisira le moment traditionnel en fonction de ce qu'il doit *nouer*.

Le premier moment possible pour l'avènement du Graal est la *Messe de la Trinité*, qui a lieu le huitième dimanche après Pâques. Dans le christianisme ésotérique traditionnel, cette Messe se célèbre à l'aide de trois Calices. Ces trois Calices permettent la décomposition *visible* des opérations de transsubstantiation, pour aboutir à une transmutation interne. Trois tables, selon la tradition chevaleresque, portèrent le Graal. Le courant vital (le *Spiritus Mundi* des alchimistes, ou l'Esprit du Monde, le Grand Archée, ou encore le Flux céleste) agit sur toute chose qu'il fait évoluer. Ainsi, capable de s'allier à

***

Pour aller plus loin :

- ANONYME, *Enseignements merveilleux de l'Hermite Morienus*, Rafael de Surtis, 2024.
- BATFROI, Séverin, *Alchimie et Révélation chrétienne*, Trédaniel, 1976.
- BLANQUART, Henri, *Les mystères de la Messe,* Beauchesne, 2016.
- CANSELIET, Eugène, *L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques*, Pauvert, 1988.
- COINCY-SAINT-PALAIS, Simone, *Le Saint Graal et le Précieux Sang,* impr. Corbière et Jugain, 1971.
- EVOLA, Julius, *Le mystère du Graal,* éditions Traditionnelles, 1970.
- FÉNELON, *Le Gnostique de saint Clément d'Alexandrie,* Beauchesne, 1930.
- GENESTE, Paskal, *Le mystère du Graal et la Tradition primordiale,* Rafael de Surtis, 2025.
- GENESTE, Bruno, SANDA, Paul, *Révélations sur la magie et la sagesse des Druides,* Trajectoire, 2021.
- LENOBLE, Pierre-Yves, *Le Saint Bol,* Rafael de Surtis, 2019.
- MARKALE, Jean, *L'énigme du saint Graal*, éditions du Rocher, 2005.
- PHENIX, Piotr, *L'Alchimie de la Messe,* Les Cahiers de l'immortalité, 1992.
- RAHN, Otto, *Croisade contre le Graal*, Philippe Schrauben, 1985.
- RÉGNIER-BOHLER, Danielle (sous la direction de), *La Légende Arthurienne, Le Graal et la Table Ronde,* Robert Laffont, 1991.
- SANDA, Paul, *Le Labyrinthe hermétique,* la rumeur libre, 2021.
- SANDA, Paul, *Rose+Croix, l'aventure mystérieuse de l'ordre du Précieux Sang,* Trajectoire, 2024.

XVI. La Langue des Oiseaux et ses secrets

Dans les temps modernes, c'est l'archéologue féru d'ésotérisme Grasset d'Orcet (1828-1900) qui, étudiant les traces des systèmes cryptographiques de la Grèce archaïque, publia le premier des articles sur la Langue des Oiseaux – articles qui paraîtront dans la seconde moitié du XIXe siècle dans la *Revue Britannique*. Grasset d'Orcet va alors se consacrer à l'étude de différents matériaux cryptographiques, et va s'employer au décodage de textes chiffrés. Il va se concentrer sur l'héraldique, par exemple, qui, de façon occulte, utilise largement le double langage. Inspiré par Grasset d'Orcet, Fulcanelli, dans *Les Demeures philosophales*, tentant de démontrer que certains maîtres de l'hermétisme ont crypté dans la pierre de différents logis leur connaissance alchimique ancestrale, donne sa définition de la Langue des Oiseaux, dans le même esprit : « Les vieux maîtres, dans la rédaction de leurs traités, utilisèrent surtout la cabale hermétique, qu'ils appelaient encore langue des oiseaux, des dieux, gaye science ou gay savoir. De cette manière, ils purent dérober au vulgaire les principes de leur science, en les enveloppant d'une couverture cabalistique. […] Mais ce qui est généralement ignoré, c'est que l'idiome auquel les auteurs empruntèrent leurs termes est le grec archaïque, langue mère d'après la pluralité des disciples d'Hermès. La raison pour laquelle on ne s'aperçoit pas de l'intervention cabalistique tient précisément dans ce fait que le français provient directement du grec. » Cette définition, si elle a pu entraîner de nombreuses spéculations ultérieures, est finalement restrictive. Car, si il est vrai que le jeu de mots, le jeu de langage, ce que Fulcanelli nomme « l'intervention cabalistique » a bien à voir avec la Langue des Oiseaux – et c'est cet aspect qui en a été abondamment repris par des souffleurs de toute sorte – ce langage, que l'on a pu dénommer ailleurs plus justement la *Langue des Anges*, est bien plus ample, et souvent bien plus complexe dans son décryptage, présentant différents paliers ou degrés de transmission. L'usage restreint dont Fulcanelli témoigne n'est bien sûr pas qu'une jonglerie, qu'une provocation à l'émergence fortuite de jaillissements inconscients, et cette manière réduite de penser cette Langue des Oiseaux fut largement en usage chez les

psychanalystes, comme chez Jacques Lacan, ou comme chez Étienne Perrot, qui a pu écrire : « Cette synchronicité, ces écoutes extérieures et intérieures, ces doubles lectures, nous les apprenons donc d'abord dans les rêves. Les rêves nous apprennent à décrypter la réalité. Les rêves, c'est bien connu, prennent très souvent des matériaux de la vie diurne, mais c'est pour nous apprendre à les lire autrement. Cette lecture renferme un élément très important, qui est le décryptage des mots suivant des lois qui ne sont pas des lois causales, mais des lois phonétiques, suivant le mode de formation des calembours. C'est ce qu'on appelle la *langue des oiseaux*, et c'est cela, d'une façon précise, ce que les alchimistes appelaient la *gaie science* ». Mais il faut comprendre que, bien avant l'époque moderne, depuis le Moyen-Âge et la Renaissance, les troubadours, François Villon, Guillaume de Lorris et Jean de Meun, François Rabelais, Jonathan Swift, Cyrano de Bergerac etc. et de nombreux alchimistes, ont pris comme prétexte des compositions littéraires, poétiques ou scientifiques pour véhiculer des messages à un *autre degré de sens*, masquant leurs véritables transmissions à l'aide non seulement de jeux de langage, de calembours, mais surtout de différents codes et de rébus, d'anagrammes et de cryptogrammes, de sauts de lignes et d'acrostiches... Ces différents procédés, pour peu qu'ils communiquent *un secret d'initiation à un mystère*, forment *tous* les moyens de la Langue des Oiseaux, de la Langue des Anges.

1. **La fable, un sens codé au degré supérieur.** *Le Roman de la Rose*, rédigé entre 1230 et 1235 par Guillaume de Lorris (1200-1238), et continué entre 1264 et 1269 par Jean de Meun (1240-1304), en exemple, doit être compris non seulement comme une œuvre littéraire sur l'amour courtois, mais surtout comme la description discrète d'un parcours initiatique, un voyage de l'être profond en quête de *la* connaissance et de l'illumination spirituelle. Sous cette clé de compréhension et d'étude, chaque personnage, chaque lieu, et chaque événement du récit représente une marche ou un achoppement sur le chemin de l'initiation, invitant le lecteur érudit dans les choses secrètes à voir bien au-delà du conte

de leur science, en les enveloppant d'une couverture cabalistique. C'est là une chose indiscutable et fort connue. Mais ce qui est généralement ignoré, c'est que l'idiome auquel les auteurs empruntèrent leurs termes est le grec archaïque, langue mère d'après la pluralité des disciples d'Hermès. La raison pour laquelle on ne s'aperçoit pas de l'intervention cabalistique tient précisément dans ce fait, que le Français provient directement du grec. En conséquence, tous les vocables choisis dans notre langue pour définir certains secrets ayant leurs équivalents orthographiques ou phonétiques grecs, il suffit de bien connaître ceux-ci pour découvrir aussitôt le sens exact, rétabli, de ceux-là. Car si le Français, quant au fond, est véritablement hellénique, sa signification s'est trouvée modifiée au cours des siècles, à mesure qu'elle s'éloignait de sa source et avant la transformation radicale que lui fit subir la Renaissance, décadence cachée sous le mot de réforme ». On trouve cette cabale hermétique dans de nombreux textes voilés, dans *Le bon roi Dagobert* (où le grand saint Eloi, protecteur des orfèvres, apparaît) comme dans *Au clair de la Lune* (où le Pierrot n'est pas celui qu'on croit), et dans toute l'œuvre de Charles Perrault, maître des contes codés en Langue des Oiseaux.

4. **Les anagrammes, en dissimulation de secrets.** De très nombreuses anagrammes couvrent les secrets alchimiques à travers les siècles, tant pour masquer des tours de main opératifs que pour dissimuler des intentions métaphysiques et des clés d'ordre spirituel et magique. On rencontre ces procédés dans des grimoires anciens, mais aussi dans des transmissions orales, et dans des chants et des écrits littéraires et poétiques jusqu'à l'époque moderne. On connaît l'usage des anagrammes depuis l'Antiquité – puisqu'on pense généralement que cette technique de voilement aurait été inventée par le poète grec Lycophron (320 av. J.-C. - 280 av. J.-C.). Elles étaient largement pratiquées dans toute l'Europe du Moyen-Âge, mais également dans la Kabbale hébraïque (dans le *Zohar*, par exemple, où elles représentent les figures des énergies divines. Pour Molière, que nous prendrons en premier exemple d'une époque plus proche, c'est son nom qui est l'anagramme emblématique de tous les sens cachés que l'on pourra découvrir dans ses œuvres : MOLIÈRE ; est la MÈRE LOI (un terme bien important chez les chercheurs en Alchimie)... On ne sera alors pas vraiment étonnés de trouver la mention de l'*or potable* dans une scène de son théâtre ! L'anagramme comme procédé de codage, en complément d'autres pratiques, permet donc de donner à *lire* des messages pouvant s'entendre à différents niveaux : historique, politique, mais aussi, surtout, spirituel et hermétique, permettant la diffusion discrète de connaissances réservées aux seuls initiés. Dans *Le Songe Verd*, un ouvrage attribué

à Bernard le Trévisan (1406-1490), un alchimiste dont le nom en masquerait un autre, l'auteur, qui a sans aucun doute fini par réaliser la Pierre, déguise de nombreux concepts sous la forme d'anagrammes, comme SÉGANISSÉGÉDE (Génie des Sages) ou TRIPSARÉCOPSERM (Corps, Esprit,

XVII. Marie-Madeleine et la Lignée christique

Nous entrons ici dans un chapitre particulièrement complexe à tous les niveaux car, devant un foisonnement de textes et de traductions de toutes provenances, il est devenu quasiment impossible de démêler l'histoire de la légende, la réalité du mythe. Et faire confiance aux seuls exégètes semble être aujourd'hui, après toutes les découvertes archéologiques du XXe siècle – en particulier avec, comme exemple fameux, la mise au jour de la *Bibliothèque gnostique de Nag-Hammadi* – tout à fait dépassé. « L'exégèse, c'est, – ouvrez les dictionnaires, – "le commentaire ou l'*explication* des textes et documents relatifs aux origines du Christianisme". Oui et non. Explication, commentaire, sans doute ; mais, *étymologiquement*, puisque l'on nous parle grec, l'idée exacte est celle de *guider*, de *diriger*, de *conduire*. L'Église ne se fie pas, ne s'est jamais fiée à la raison, à l'intelligence du lecteur ; elle les redoute. L'exégète a pour mission de diriger les hommes suivant ses "voies" et ses "vues" – celles de l'Église ou, même affranchi, d'une Église, avec une conception *a priori* religieuse, qui confond les spéculations métaphysiques comme genre littéraire avec l'Histoire. Il met des œillères toujours, quand ce n'est pas le bandeau du "mystère", sur les yeux et l'esprit humain. L'exégète, même quand, au lieu d'être d'Église, il est laïque et d'Université, reste un "directeur de conscience". S'il se proclame critique, c'est qu'il se hausse – ou se rabaisse – jusqu'à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, dont il accepte les impostures qui servent de base à toutes les théories fausses sur la confection des Évangiles. Tous les exégètes, ou presque tous, d'Église ou d'Université, pataugent, soit totalement, soit plus ou moins, dans le marécage où les a enlisés Eusèbe, ou, si l'on préfère, dans les ornières d'Eusèbe, sur Matthieu, Marc, Luc et Jean, sur l'*Apocalypse* et autres écritures canoniques. Eusèbe, ès-nom, un *corpus* de faux ! Leur critique tourne sur place, en rond, depuis plus de cent ans, toujours pareille à elle-même, inlassablement stérile dans sa substance, basée sur le préjugé d'une tradition qui n'est qu'une invention pour cacher les sophistications, fraudes, suppressions que l'on a fait subir à l'Histoire. De cette tradition, de ce mensonge, le sens, – "critique", bien entendu, – des exégètes ne s'est pas dégagé. Leur méthode, en leur concédant qu'elle soit scientifique, raisonne sur des postulats erronés, dans le faux. Certes, il n'est pas interdit de raisonner sur du document faux pour dégager le vrai, – au contraire : surtout en matière d'origine du Christianisme. Mais encore faut-il avoir reconnu et prouvé qu'il est faux. Parmi les conclusions des savants, il en est de puériles qui font sourire, et d'entortillées, d'extravagantes, qui font qu'on les plaint du mal qu'elles leur ont coûté. » (Daniel Massé). On a bien compris que la croyance n'a rien à voir avec l'histoire, ni avec la science, et qu'elle est souvent éloignée de la raison. C'est pour cela que la foi doit s'étayer sur la connaissance, en s'efforçant de percer les mystères par l'éveil intérieur et, surtout, par le franchissement des formes que l'on veut intellectuelles, rationnelles et culturelles, et qui ne sont bien souvent que des obstacles, puisque la tentative de tout expliquer conduit invariablement à un échec profond quant à l'émancipation de l'être complet en sa voie propre. Cette foi, augmentée de la connaissance, appartient au jardin secret de l'individu, qui cherche alors le saisissement de la divinité plutôt par l'intermédiaire d'une révélation, ou d'une illumination même, plutôt que par les chemins tortueux d'une compréhension intellectuelle qui s'avérera vide de toute dimension transformatrice. Les exégètes ne s'attachent généralement qu'à l'étude des sources fabriquées par le catholicisme romain *a posteriori*, lorsque le Canon *ne varietur* – la règle ecclésiastique édifiée par l'Église, et revêtue de son autorité sur ce qui doit être accepté *dogmatiquement* – fut promulgué vers l'an 405. Parmi les écrits relatifs à la chrétienté primitive, l'Église dogmatique a établi un classement. Daniel Massé, dans son fameux ouvrage critique, très dérangeant, intitulé *L'énigme de Jésus-Christ,* fait une présentation claire de ces différents *corpus*, et de la manière dont on les traite selon la *pensée officielle* de l'Église romaine : « **Les uns sont dits *canoniques*.** L'Église les considère comme révélés, inspirés par le Saint-Esprit. C'est dire qu'elle les tient pour plus vrais que des livres d'histoire, pour authentiques, naturellement, ayant un auteur et un auteur connu, ainsi qu'une date précise. Les exégètes d'Église sont de l'avis de l'Église.

symbole d'un Jésus descendant de David. Le lien descendant de Jésus avec la maison de David porte en effet une forte charge mythique, puisqu'il s'agit ici de la volonté affichée de poursuivre le règne d'une dynastie *royale* sur la destinée d'Israël. Dans la culture judéo-chrétienne, David est un roi vénéré non seulement pour son rôle politique, mais aussi pour sa mission spirituelle et prophétique. En reliant Jésus à David, les généalogies testamentaires entérinent lors sa légitimité, non seulement en tant que continuateur de la royauté mais également comme prolongateur d'une lignée prophétique. Cette transmission à travers le temps, par les liens familiaux du sang, fait apparaître Jésus comme *ayant reçu l'onction de Roi des rois*, confirmant alors les prédictions telles qu'on peut les trouver dans le livre d'Isaïe, qui désigne, comme continuateur majestueux, un descendant de David capable de régner sur le peuple d'Israël. Établir ce lien généalogique avec la royauté de David a pu permettre ainsi d'ancrer Jésus dans une tradition hébraïque, mais aussi de renforcer les fondements de sa mission spirituelle en devenir et le rayonnement de ses enseignements universels. Après de nombreuses recherches, et quelle que soit la thèse défendue quand au père de Jésus (sans tenir compte de l'Esprit-Saint !) – que ce soit Joseph (thèse majoritaire) ou Juda de Gamala (thèse probable), ou bien même Tiberius Julius Abdes Pantera (thèse possible) –, et quant à l'ascendance de Marie, ce qui est important c'est donc que l'allégorie christique est établie sur une filiation royale, mais aussi sacerdotale (par Nathan), et prophétique (par l'ensemble d'écrits *oraculaires* auxquels on a voulu rattacher cette avènement). La puissance symbolique et la flamboyance spirituelle d'un tel héritage mythique a forcément conduit ceux qui ont voulu comprendre Jésus-Christ comme une incarnation de la divinité à se poser la question d'une éventuelle descendance directe de Jésus l'homme, né dans la chair.

Pour que l'homme Jésus puisse avoir une descendance, il faut déjà étudier la possibilité qu'il ait eu une compagne de vie, une ou plusieurs femmes (comme cela pouvait se faire dans la culture de son époque). La polygamie était pratiquée dans l'Antiquité autant chez les Araméens, dont les pratiques culturelles étaient influencées par leurs relations avec d'autres civilisations, comme les Assyriens et les Babyloniens, que chez les Hébreux, comme en témoignent plusieurs passages bibliques.

Pour aller plus loin :

- AMBELAIN, Robert, *Jésus ou le mortel secret des Templiers,* Robert Laffont, 1970.
- AMBELAIN, Robert, *Les lourds secrets du Golgotha,* Robert Laffont, 1974.
- ARTHOSSIAN, Merlin, *Le Christianisme primitif,* Rafael de Surtis, 2016.
- KELEN, Jacqueline, *Marie-Madeleine ou la Beauté de Dieu*, La Renaissance du livre, 2003.
- LELOUP, Jean-Yves, *Une femme innombrable : Le roman de Marie Madeleine*, Albin Michel, 2009.
- LELOUP, Jean-Yves, *L'Évangile de Marie*, *Myriam de Magdala,* Albin Michel, 2000.
- MASSE, Daniel, *L'énigme de Jésus-Christ*, Sphinx, 1930.
- MOATTY, Yves, *La femme de Jésus*, Les Deux Océans, 2006.
- MURCIA, Thierry, *Marie appelée la Magdaléenne,* Presses universitaires de Provence, 2017.
- MURCIA, Thierry, *Marie-Madeleine : L'insoupçonnable vérité ou pourquoi Marie-Madeleine ne peut pas avoir été la femme de Jésus*, propos recueillis par Nicolas Koberich, Les Belles Lettres, 2017.
- PUECH, Henri-Charles, *En quête de la Gnose* (2 volumes), Gallimard, 1978.
- SANDA, Paul, *La voie ésotérique du chevalier chrétien,* Trajectoire, 2017.
- SANDA, Paul, *Crucifixus* (2 volumes), Rafael de Surtis, 2024.
- TARDIEU, Michel, *Écrits gnostiques, codex de Berlin,* Cerf, 1984.
- VORAGINE, Jacques (de), *La Légende dorée,* Gallimard, 2004.
- ÉVANGILES CANONIQUES ET APOCRYPHES, *Préface de Paul-Hubert Poirier*, Gallimard, 2023.

XIX. Le véritable Prieuré de Sion

Le *Prieuré de Sion,* le fameux ordre ésotérique central dans le *Da Vinci code* de Dan Brown*,* était une association fondée à Annemasse par un certain Pierre Plantard en 1956 ; et sans activité *officielle* après cette année-là – et qui sera définitivement discréditée après que son fondateur a pu reconnaître que les filiations de ses transmissions étaient, bien sûr, et on le sait depuis un certain temps maintenant, une totale mystification. Loin de nous la volonté de devoir répéter ici encore cette histoire, largement connue du grand public, mais plutôt d'essayer d'en différencier le véritable ordre de chevaleresque mystique discret qui, lui, continue d'œuvrer *spirituellement* dans l'occulte indépendamment de tous les élans mythomaniaques qui s'agitèrent, et bourdonnent toujours autour de cette supercherie de grande ampleur. Sans doute les éléments primitifs dans l'élaboration de cette imposture sont-ils issus des fréquentations de jeunesse de Plantard (1920-2000), qui aurait eu, avant et pendant la guerre, des accointances avec le milieu *synarchiste*, milieu bien étrange qui n'était pas seulement composé d'érudits inspirés par les travaux rares et subtils de l'inventeur de la Synarchie, Alexandre de Saint-Yves, Marquis d'Alveydre (1842-1909). Plantard y rencontra d'ailleurs un certain Georges Monti (1885-1936) – qui fut secrétaire de Joséphin Péladan et sera, plus tard, agent double (et bien trouble) –, personnage qui n'aura sûrement pas été sans influence sur les futures actions du fondateur du pseudo-Prieuré. Le 8 juillet 1951, Pierre Plantard est initié maçon au Grand Orient, dans la loge *L'Avenir du Chablais* à Ambilly (Haute-Savoie). Il en sera vite exclu (en janvier 1954) sur une décision du conseil de l'ordre, puisqu'il commençait déjà à se répandre partout dans les cercles catholiques, affirmant de plus en plus haut qu'il était d'ascendance royale, descendant du roi mérovingien Dagobert II, et qu'il pouvait donc prétendre à l'accession au trône de France ! C'est en se pensant dirigeant d'une *organisation secrète* qu'il fonde le Prieuré, en déposant, en 1956, les statuts à la sous-préfecture de Saint-Julien-en-Genevois. Pour Plantard, l'action occulte de cette confrérie sera de rénover moralement l'Europe, et ses objectifs seront soulignés par l'affichage de sa désignation, CIRCUIT : *Chevalerie d'Institutions et Règles Catholiques d'Union Indépendante et Traditionaliste*. Cet acronyme est aussi le nom du bulletin ronéotypé de l'association, et les statuts expriment l'objectif de créer un ordre de chevalerie catholique traditionaliste. Ainsi l'article 7 indiquait-il que ses membres devaient prendre la résolution « de réaliser de bonnes actions pour aider l'Église catholique romaine, enseigner la vérité, défendre les faibles et les opprimés ». On voit donc ici que le *Prieuré de Sion* est un ordre créé *ex nihilo*, c'est-à-dire à partir de rien, sans aucune transmission traditionnelle quelconque, et surtout, entièrement fondé sur la mythomanie de son créateur.

On a dit que c'est en raison d'un court séjour en prison, pour une affaire de détournement de mineur, qu'en 1956 Pierre Plantard déménage le *Prieuré de Sion* à Paris. Plus que jamais, il se prétend dernier monarque légitime de la dynastie des Mérovingiens, mais le *Prieuré* ne sort vraiment de son anonymat qu'en 1967, lorsque Plantard réussit à contacter Gérard de Sède, déjà auteur d'un livre sur une histoire ésotérique liée à la cité de Gisors (*Les Templiers sont parmi nous*, 1962). Pour donner corps à ses thèses, Plantard va avoir l'idée de demander de l'aide à l'acteur Philippe de Chérisey (1923-1985), un ami qui va lui fabriquer une série de documents chargés de donner du crédit au fameux *Prieuré*. Philippe de Chérisey, qui fut membre du *Collège de Pataphysique*, s'amusa, dans un esprit quasiment surréaliste, à constituer les faux documents, présentant son ami Plantard comme le descendant de Dagobert II. Et c'est encore Chérisey qui réalisa le canular parcheminé liant le *Prieuré de Sion*, aux Templiers et au « trésor » de Rennes-le-Château ! Tous ces faux documents furent déposés à la Bibliothèque Nationale de France sous l'appellation : *Dossiers secrets d'Henri Lobineau*. Philippe de Chérisey conçut également les deux parchemins dits « de l'abbé Saunière », qui seront ensuite reproduits ici et là comme certifiant toute l'histoire de cette filiation. On sait aujourd'hui que le « petit parchemin » fut copié du *Codex Bezæ Cantabrigensis* (ou Codex de Bèze), un manuscrit en

XXI. Saint Michel, archange de l'Alchimie

Depuis l'*Ancienne Alliance*, et jusqu'aux temps actuels, l'Archange Michel est souvent intervenu dans l'histoire de l'humanité et dans la vie des hommes. Investi de la puissance incommensurable de l'Abraxas – le Tout suprême dans le christianisme primitif et gnostique –, et sous la reconnaissance de son déploiement partout dans le Monde, ce saint Archange a toujours été sollicité pour aider à repousser – ou au moins à contenir – les forces ténébreuses qui cherchent à anéantir la manifestation de l'étincelle divine qui vibre dans les âmes. Les initiés ont toujours pensé que la grande force énergétique qui circule dans l'Univers envoie régulièrement son souffle, sous la forme de cet Archange, au secours de ceux qui le sollicitent et chacun, pour son salut, mais aussi sur l'éveil à a beauté de la Voie profonde, peut faire appel à lui lorsque le découragement gagne. En langue hébraïque, Michel (Mikhail) est une interrogation, qui signifie : « Qui est comme Dieu ? ». Cette interrogation est avant tout une réponse pour l'initié autant que pour l'Adepte : toute trajectoire vivante commence toujours par une question fondamentale. Le rapport *direct* à la divinité, quelle que soit la voie employée, est ainsi lié à une question primordiale. Cette interrogation va clamer, à tous ceux qui sont gratifiés des miracles accomplis par l'aide de l'Archange, que le mérite en revient toujours à la capacité de questionnement, d'élévation vers cet émerveillement qui va dévoiler que la divinité sera toujours au cœur de la Queste véritable. La manifestation du grand Souffle en la présence, aussi soudaine que rarement perçue, d'un messager incorporel comme l'Archange témoigne d'un éveil intense, d'une capacité à la distanciation d'avec la matière, et la capacité à admettre l'intercession comme ajoutant alors l'expérience de la Connaissance l'intuition de l'ineffable vérité. L'Archange Michel est l'archétype parfait de la sainteté, sa projection métaphysique. Dans l'histoire de notre lien à l'Abraxas, son grand Souffle, l'Archée – le Flux céleste des alchimistes – s'est invariablement manifesté aux humains par des puissances spirituelles incorporelles, puis par des hommes et des femmes qui s'étaient tellement immergés en Son Amour que l'on ne pouvait que rapporter leurs actions qu'à Lui. Ainsi l'Abraxas écoute-t-il, apaise-t-il, réconforte-t-il, encourage-t-il et, souvent, guérit-il. Il le fait avec Ses Anges et avec ses saints, pour ceux qui veulent dans l'incarnation, par Sa grâce, trouver Son image et approcher Sa réalité. Ainsi, les Anges et les saints accomplissent-ils l'œuvre d'élévation, aidant les êtres qui le veulent vraiment à approcher la Réintégration. C'est là une grande merveille, car la sainteté des incorporels et celle des humains se comparent-elle en une sorte de Transfiguration, reflet de la gloire et de la puissance divines. C'est ce qu'enseigne clairement la profonde splendeur des saints Anges et

l'insigne humilité des êtres sanctifiés dans le lien christique. Saint Michel apparaît de nombreuses fois dans la Bible, comme dans *Daniel* (aux chapitres 10 et 12) par exemple, dans *Jude* (au chapitre 9) et dans l'*Apocalypse de Jean* (12). Dans les Apocryphes Chrétiens, ses apparitions sont encore plus nombreuses, comme dans les *Questions de Barthélemy* (4) et dans le *Livre de la Résurrection de Barthélemy* (10, 12, 16) – texte très important pour le christianisme gnostique – ou dans la *Vision d'Esdras* (93, 94, 105, 115, 117), dans l'*Apocalypse de Paul* (25, 26) et dans la *Légende de Simon et Thénoé* (Z43, Z44) ou encore dans l'*Histoire de Joseph le Charpentier* (22, 23). Depuis toujours l'intercession du saint Archange Michel est considérée comme une aide spirituelle d'une force rare, immuablement efficace dans le désarroi, et dans le combat contre la puissance du Malin, qui induit en errance, mène à l'idolâtrie de la matérialité, à la dissolution et, finalement, au néant.

Dans notre ouvrage intitulé *Haute Magie des pentacles de l'abbé Julio*, à l'adresse du pentacle n°18 qui est celui de l'Archange Michel, nous avons pu établir une courte étude liée aux interventions de l'Archistratège de la Milice céleste. Ajoutons-nous ici, avant de poursuivre, une histoire, qui est connue par les orthodoxes mais souvent ignorée de l'Occident : à Colosses, en Phrygie, l'apôtre Jean, prêchant l'Évangile avec Philippe, avait prophétisé la venue de Michel à Chérétopa. Une source jaillit à l'endroit indiqué par Jean, et l'eau avait un très grand pouvoir de guérison. Une église fut alors érigée en ce lieu. Un homme nommé Archippe vécut à cet endroit, et devint par ascèse un grand thaumaturge. Le Malin suscita la fureur et l'hostilité des païens des alentours qui tentèrent à plusieurs reprises d'arrêter le flot de miracles généré par la source. Mais la violence, la ruse et la méchanceté ne réussirent pas à anéantir le sanctuaire. Les instruments du Malin échouèrent, malgré leur tentative de noyer les fidèles dans l'église en détournant le cours de deux rivières. Ils ne purent que rompre un

XXIII. La transmission des Templiers

Peut-être doit-on, dès le début du présent chapitre, commencer par établir que : « L'association mystérieuse des Troubadours et des Templiers, par une certaine similitude d'idées et de doctrine, avait donné à ses membres la mission de recouvrer le vase de vérité aux caractères lumineux, où avait été reçu le Précieux Sang du Sauveur, autrement dit, de ramener l'Église chrétienne, aux temps apostoliques, et à la fidèle observation des préceptes de l'Évangile. » (Coincy-Saint-Palais). Et Louis Charpentier de souscrire en effet à ces affirmations, dans *Les mystères templiers,* posant longuement les bases et les règles du Temple en un enseignement très documenté, et parfois interrogateur : « L'Ordre du Temple est l'aboutissement de la lignée civilisatrice de l'Occident et cet aboutissement a été préparé de longue main. Sa mission est en Occident, la défense de la Terre sainte n'est en quelque sorte qu'un *moyen* : un moyen de probation chevaleresque et un moyen d'acquisition de puissance, car sa "publicité" est axée sur cette défense. C'est pour cette défense que les dons lui parviennent, ce qui ne serait certainement pas s'il dévoilait son rôle en Occident. Au reste, ainsi que le faisait remarquer Marion Melville, nulle part dans la règle il n'est fait mention de la première mission officielle du Temple : la garde des routes pèlerines... Saint Bernard l'oublie-t-il ? Tout au plus pressera-t-il la chevalerie séculière à s'engager dans la Milice du Temple. Mais la dévolution à l'Ordre des tâches laïques que remplissaient jusqu'alors les monastères, par contre, apparaît clairement ». La règle donnait un manteau brun aux miliciens extérieurs, un manteau blanc aux chevaliers, et aux moines chevaliers qui, constituant le cœur du Temple, portait une croix rouge légèrement différente. « En 1141, le pape leur donne la croix rouge, qui se portait sur l'épaule gauche, comme l'indiquent les monuments de la *Monarchie française* et ainsi qu'on peut le voir sur le *Templier en prière* dans un vitrail de Saint-Denis. Quelle était cette "croix templière" ? Ce fut, et ce sera sans doute longtemps, l'objet de controverses. Les formes les plus diverses ont été avancées (mais le fait qu'on ne puisse pas se mettre d'accord laisse supposer qu'il n'y avait pas *une* croix, mais *plusieurs* croix). Cette forme de croix peut sembler de peu d'importance. Le croire serait méconnaître la valeur de l'emblème ; la valeur héraldique comme la valeur d'enseignement. La croix latine, par exemple, au "pied" plus long est le symbole de la crucifixion ; c'est la représentation directe d'un instrument de supplice ; c'est le symbole de la divinité clouée sur la matière – c'est la croix-plan des églises gothiques. La croix de Malte, dite des huit béatitudes, la croix aux huit pointes est une croix de "méditation" dans son aspect géométrique. La croix templière qui se trouve dans les armes des Grands-Maîtres, sur les sceaux, quoique malformée et qui était probablement la "croix d'épaule", est une croix dérivée de la croix celtique, géométriquement composée de lignes courbes – parfois traitée à angles vifs comme sur les croix de voile de la marine au long cours portugaise, pattée "en potence". Et peut-être est-ce là le signe "tangible" du rattachement de cette "nouvelle chevalerie" aux rameaux chevaleresques celtiques. On a relevé des croix "flammées", c'est-à-dire dont les branches, droites, paraissent s'effilocher aux extrémités comme des flammes bifides. L'allégorie qui rejoint le feu à l'escarboucle serait nettement alchimique – et l'Alchimie fut certainement pratiquée dans le Temple. Il est possible que ces croix aient eu quelque valeur de distinction selon celui qui les portait, avertissant ainsi les initiés du grade "secret" dans l'Ordre. » (Louis Charpentier).

Énormément d'ouvrages ont été écrits sur ce sujet, des plus historiques aux plus fantasques, des plus fondés aux plus racoleurs. La transmission des Templiers n'est pas maçonnique, elle n'est pas non plus confiscable par des pseudo-ordres inventés dans le but de recommencer des croisades sans objet. Et les livres d'historiens fiables sont nombreux. Mais ce qui nous intéresse ici est ce que le cercle interne du Temple va transmettre : une connaissance hermétique pointue issue des savants arabes et persans de l'époque antique et du temps médiéval ; une manière profondément spirituelle de concevoir l'élévation chevaleresque ; et enfin une compréhension de la foi très originale : en une

conjonction sublime avec la connaissance... Les moines templiers du cercle interne ont, en conséquence, pratiqué une discipline de l'arcane que les cercles extérieurs ignoraient, mais que certains grands dignitaires de l'islam pratiquaient avec eux, en profondeur, justesse et respect.

La Connaissance et la transmission hermétique. Les Templiers, à leur retour d'Orient – progressivement, à partir de la fin du XIIe siècle, après la perte de Jérusalem en 1187 et la chute d'Acre en 1291 (qui a marqué la fin des États latins en Terre Sainte) – ont joué un rôle déterminant dans l'évolution des sciences et des techniques en Europe au Moyen-Âge. Grâce à leurs interactions avec les érudits musulmans, arabes, perses et byzantins, ils ont contribué à introduire en Occident des avancées significatives dans divers domaines qu'ils avaient étudié et mis en œuvre, notamment dans l'architecture, l'agriculture, l'imprimerie, la médecine et l'Alchimie. Pour mettre en pratique ces découvertes, ils ont participé largement à la communication et à la diffusion de ces savoirs anciens en faisant circuler d'importantes traductions d'ouvrages arabes, persans et grecs, qui ont apporté une certaine modernisation de l'enseignement, des sciences et des arts, autour de leur rayonnement intellectuel et spirituel. Ainsi, l'Alchimie arabe, depuis l'Antiquité, explorait-elle des concepts spirituels, cherchant l'équilibre entre les formes fondamentales de la matière, la purification de l'âme et l'harmonie avec l'ordre caché dans la Nature. Cette Alchimie a longtemps servi de pont intellectuel entre les savants de différentes civilisations, facilitant l'échange de connaissances entre le monde islamique, l'Inde et la Chine d'une part, et l'Europe d'autre part, où le retour des Templiers a joué un rôle essentiel. Ces apports ont non seulement permis des avancées scientifiques durant toute la fin du Moyen-Âge, mais ont aussi largement préparé la voie aux progrès de la Renaissance, puisque les œuvres des alchimistes arabes, traduites en latin, ont inspiré de grandes penseurs, comme Albert le Grand ou Roger Bacon. Influencée par les traditions grecques, égyptiennes et babyloniennes, c'est un véritable héritage d'innovations intellectuelles que cette science arabe a offert aux Templiers, qui l'ont intégré à leur doctrine. Il convient sans aucun doute de citer ici la figure emblématique de Geber (Jābir ibn Hayyān, 721-815) qui, dans son *Livre de la Chimie* a exploré des concepts philosophiques et mystiques tout en développant des techniques pratiques comme la distillation et la création d'acides. Il a introduit une méthodologie expérimentale rigoureuse et a inspiré les alchimistes occidentaux qui, à son exemple, adopteront des approches plus complètes et plus subtiles. Geber a longtemps vécu dans des régions influencées par la culture perse, mais il peut être considéré comme le père de l'Alchimi

sacrées et sur des textes mystiques. Ils peuvent atteindre une prière du cœur psalmodique presque infinie, une prière méditative qui déclenche un travail énergétique de grande profondeur incluant des

XXV. La symbolique occulte de *La Vierge aux Rochers*

La Vierge aux Rochers (en italien : *Vergine delle rocce*) est une œuvre fascinante de Léonard de Vinci (1452-1519), réalisée à la fin du XVe siècle en deux versions fameuses, l'une aujourd'hui conservée au *Musée du Louvre* à Paris (peinte entre 1483 et 1486, et qui fut refusée par le commanditaire, la confrérie laïque milanaise de l'Immaculée Conception procédant de l'ordre des franciscains) et l'autre à la *National Gallery* de Londres (1491-1499 et 1506-1508). Ces peintures représentent la Vierge Marie, des Enfants, et un Ange, tous les quatre dans un cadre rocheux mystérieux. Cette œuvre célèbre peut être considérée comme une pièce emblématique de la Renaissance italienne, mêlant un symbolisme complexe quant à ses thèmes religieux et des techniques picturales tout à fait novatrices. Les deux versions de *La Vierge aux Rochers* présentent des similitudes générales, mais elles diffèrent par différents détails fondamentaux qui en changent le ses profond, transformant la volonté première de Léonard de Vinci – qui suggère une histoire initiatique bien particulière – en une autre version finalement acceptable par l'Église catholique romaine. D'ailleurs, si la version initiale (la version conservée au Louvre) est attribuée directement à Léonard de Vinci, il semble que la version remaniée pourrait avoir été réalisée, elle, par Giovanni Ambrogio de Predis (1455-1522) sous la supervision de Léonard.

On a dit que *La Vierge aux rochers* était une œuvre illustratrice d'un épisode de la tradition apocryphe chrétienne en résonance avec le *Protévangile de Jacques* qui relate la rencontre entre Jésus le Nazarénien et Jean le Baptiste alors qu'ils étaient de très jeunes enfants. Selon le *Protévangile de Jacques*, ce contact aurait eu lieu dans le désert, contrairement à la mise en scène du tableau qui figure une grotte, une caverne. Léonard de Vinci donne ainsi une sorte de vision initiatique quant à cette rencontre, s'inspire d'une tradition séculaire qui fait presque toujours advenir les transmissions mystérieuses dans des endroits cachés, hors de la compréhension profane extérieure. Le tableau présente également l'archange Uriel (évoqué dans le *Protévangile de Jacques*), un archange qui est connu pour son rôle d'illuminateur spirituel et qui est souvent associé à l'éveil intérieur. La première composition – celle peinte par Léonard – sera au centre d'un conflit juridique de grande ampleur entre le peintre et ses commanditaires pendant près de vingt-cinq ans : cette première version sera en effet rejetée par la confrérie laïque milanaise de l'Immaculée Conception pour son caractère jugé hétérodoxe, puisque Léonard de Vinci n'y met pas assez en avant la figure de Jean le Baptiste (rien ne dit qu'il s'agit de lui dans ce premier tableau) et qu'il est alors confondu avec l'enfant représentant le Christ. Il est évident pour les commanditaires catholiques que cette représentation est gnostique – d'autant que